

Wajdi Mouawad ou le théâtre-odyssée

Chantale Gingras

Numéro 146, été 2007

Le théâtre québécois contemporain

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/46572ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gingras, C. (2007). Wajdi Mouawad ou le théâtre-odyssée. *Québec français*, (146), 42–46.

Wajdi Mouawad ou le théâtre-odyssée

par Chantale Gingras

Né à Beyrouth en 1968, Wajdi Mouawad est auteur, metteur en scène et comédien. Il a déjà à son actif une dizaine de pièces parues chez Leméac / Actes Sud et d'un roman, *Visage retrouvé* (Leméac/Actes Sud, 2002). Cofondateur du Théâtre Ô Parleur, il a fait plusieurs mises en scène qui ont attiré l'attention ces dernières années, notamment l'adaptation du roman *Don Quichotte* (1997), *Les Troyennes* d'Euripide, *Les trois sœurs* de Tchekov et, bien sûr, les mises en scène de ses propres pièces, *Littoral* (1998), *Incendies* (2003) et *Forêts* (2006), qui ont été jouées au Canada et en Europe. Qu'ont de particulier ces mises en scène ? Elles revisitent les classiques, elles proposent des imbrications complexes des époques et des lieux, elles déconstruisent l'espace, elles osent les anachronismes, elles marient les genres (intégration de musique populaire, de danse, et mélange des tonalités). Mouawad, c'est l'audace incarnée. Avec lui, le théâtre redevient... théâtral. Les planches, il y met le feu ; il y jette la pluie, il y projette les rêves de ses personnages... comme leurs cauchemars. On entend dire de ses pièces que ce sont des pièces-fleuves (*Forêts*, entre autres, dure quatre heures), que ce sont presque des épreuves de force, tant la décharge d'émotions y est intense. Avec Mouawad, le public vit certes une véritable expérience, découvrant, parfois avec quelque douleur, toute la puissance de la catharsis. Car non, on ne fraye pas avec le théâtre de Mouawad pour en sortir indemne : son théâtre laisse des marques et continue de nous hanter même une fois que le rideau est tombé.

« Lorsque je lutte
toute seule,
je mens, je crie,
je hurle, je maudis
et j'explose »

*Les mains d'Edwige au moment
de la naissance, p. 33.*



Wajdi Mouawad, Espace G0, *Forêts* (2006)

© Patrick Sansfaçon (source : Internet)

WWW.ESPACEGO.COM • THIBAUT DARIEN

Dans les pages qui suivent, je vous propose une brève plongée dans l'univers très, très dense de Mouawad, véritable mer d'idées où les thèmes s'interpellent, où les réseaux de sens abondent, comme autant de courants qui emportent et portent l'individu en quête d'identité, qui convient le public à confronter ses ténèbres... et à y jeter un peu de lumière, rien de moins.

Sortir du brouillard

L'identité est le thème central de toute l'œuvre de Mouawad : elle en supporte l'architecture, elle est le point de départ de tous les aboutissements que connaîtront ses personnages. Si l'identité prend tant d'importance chez cet auteur, c'est sans doute parce que, lorsqu'il était enfant, il a connu les violences de l'Homme, l'absurdité de la guerre, inexplicable et inexplicable, et cette sorte d'engourdissement, d'effacement salvateur de la mémoire face au cauchemar du réel, comme il le décrit dans son roman, souvent près de l'autobiographie : « Le temps, à coups d'obus, a fini par passer, sortir de son embouteillage de douleur, il s'est anesthésié, il a congelé les souvenirs. [...] Il passe, mais je ne me souviens plus de rien. Je ne fais plus attention à rien » (*Visage retrouvé*, p. 27).

Si toute enfance porte en elle ses douleurs et ses manques – petits et grands –, celle de Mouawad a été brusquement coupée dans son élan, en raison de la guerre civile qui sévissait dans son pays. Et quand il écrit « L'enfance est un couteau planté dans la gorge » (*Incendies*), il évoque sa propre blessure, la fin de son innocence, une sorte de rupture avec l'être qu'il fut : quand on côtoie ainsi la mort, on ne sait plus guère ce qu'est la vie, où elle doit mener, ce qu'on doit y chercher. La compréhension du monde et de ses horreurs est un non-retour absolu, une douleur éternelle, une véritable entaille dans la chair qui ne laisse plus de place à l'insouciance, à la légèreté. Obligé de fuir son pays natal, le Liban, Mouawad, déraciné, a l'impression de perdre toute son identité, de mourir à son passé : « Quitter le pays. Et fuir. Fuir pour ne pas mourir. Je pense aux montagnes blanches du pays de mon enfance. On se quitte pour toujours. Adieu la terre et Adieu le jardin, Adieu les moutons et Adieu le chien de monsieur Boutros, Adieu ma langue natale, Adieu. Je veux mourir, je ne veux plus être moi, je ne veux plus dire le mot " moi ". Je veux tout oublier. Tout » (*Visage retrouvé*, p. 27). Cet effacement des origines, cet arrachement à la terre natale et à soi est au centre de son œuvre : tout, chez lui, tourne autour de la réconciliation de l'individu avec lui-même et avec les traces qui sont inscrites en lui et qui, comme des palimpsestes, disent ce qu'il est et révèlent son rapport au monde. Voilà pourquoi son théâtre est souvent questionnant, souvent douloureux, souvent existentialiste,

et qu'il se fait arrachement lui-même, emportant le lecteur / spectateur hors de lui-même, le forçant à un exil, le tirant de son quotidien, le poussant à s'interroger sur ses douleurs enfouies, sur les questionnements qu'il a progressivement tus, sur les réponses qu'il ne se donne pas le droit d'exiger... qu'il ne sait même pas qu'il doit exiger.

Comme Mouawad l'avoue lui-même, l'écriture lui est venue comme un cri. C'est elle qui l'a arraché au néant, qui l'a fait exister face à lui-même d'abord, puis face au monde. Et cette existence, il la doit d'abord à la lecture de *La métamorphose* de Kafka, une œuvre qui l'a profondément interpellé, qui a produit chez lui comme une détonation, et au théâtre de Claude Gauvreau, qui a allumé en lui comme un incendie. Le reste... est histoires : celle de *Littoral* (1999), celle de *Incendies* (2003) et celle de *Forêts* (2006), les trois premières parties d'un cycle porté par le même souffle.

Les serments serremments

Ce qui unit les personnages principaux des pièces de Mouawad, c'est qu'ils sont tous, sans qu'ils s'en rendent toujours compte ou acceptent de l'admettre, aux prises avec un mal-être qui tient en grande partie à la quête d'identité dans laquelle ils sont impliqués. Au moment où débute leur histoire, on découvre qu'ils vivent leur vie sans grande conviction, passablement désabusés et / ou pétris d'une colère qu'ils ne savent pas vers qui ou vers quoi diriger. Ils ne croient en rien et errent dans une sorte de néant, en attendant ils ne savent trop quoi. Ils avancent immobiles dans leur



propre existence tant qu'ils n'ont que leurs propres désirs à satisfaire, tant qu'ils n'ont pas d'autre tâche que celle de respirer et de demeurer en vie. Ce sont tous des assoiffés qui ignorent à quel point ils ont soif.

Ce qui les tirera de leur néant ? Des questionnements, des promesses qui leur pèsent d'abord, les irritent au plus haut point, mais qui finissent par les tirer de leur néant, par les faire naître à eux-mêmes. Ils ont entre 16 et 23 ans, ils n'attendent rien de la vie – ne savent même pas qu'il y a quelque chose à attendre – ne semblent croire ni à Dieu ni à Diable... mais ont encore quelques principes, dont la valeur rattachée à une parole donnée, aux engagements faits sur l'honneur à leur père ou à leur mère décédé(e). La trilogie¹ mouawadienne a justement pour clef de voûte ces promesses : dans *Littoral*, Wahab s'engage à déposer le corps de son père dans sa terre natale, au Liban ; dans *Incendies*, la mère confie une mission à ses deux jumeaux, à travers son testament : retrouver leur père, qu'ils croyaient mort, et leur frère, dont ils ignoraient l'existence, pour leur remettre à chacun une lettre cachetée ; dans *Forêts*, Loup doit veiller à ce que sa mère, décédée des suites d'un cancer au cerveau, soit enterrée séparément de l'enfant-os qui s'est mystérieusement retrouvé dans son crâne², sans qu'aucune enquête médicale ne soit effectuée. Très rapidement, les orphelins constatent qu'ils sont chargés d'une mission quasi impossible, qui sollicitera tout leur être et toute leur ingéniosité. Mais, tant que leur promesse n'est pas tenue, ils avancent, contre vents et marées, malgré les difficultés, malgré les obstacles rencontrés, malgré les douleurs immenses qui voient le jour, malgré la noirceur du passé qu'ils déterrent. La promesse qu'ils tiennent, qu'ils tentent de tenir, prend rapidement des airs de voyage initiatique.

Voyage au bout de la nuit

Dans *Littoral*, Wahab découvre qu'il n'est pas si facile qu'il le croit de mettre son père en terre. Il débarque au Liban (où il n'a encore jamais mis les pieds) avec le cercueil de son père dans ses bagages. Une fois arrivé au village natal de son père, il se rend compte que non seulement il n'y a plus d'emplacement libre dans le cimetière, mais qu'en plus les Syriens profanent les tombes et emportent les corps sur leur territoire, ce qui est une autre façon d'atteindre les résistances de leurs ennemis. Le jeune Québécois d'origine libanaise découvre donc un pays rongé par la guerre, où même les deuils sont exclus, et où les vivants ont bien peu de valeur. Mais au sein de la douleur ambiante, il se lie d'amitié avec un homme et une femme qui finissent par épouser sa cause et qui en viennent à reconnaître leur père, leur oncle, leur peuple dans le père à qui Wahab veut assurer la dignité pour son dernier repos. Au sein d'un contexte de guerre civile où plus aucun

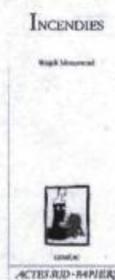
principe moral ne semble prévaloir surgit alors une solidarité indéfectible qui unit des êtres qui jusqu'alors se croyaient seuls et dépourvus d'humanité.

Dans *Incendies*, la quête des jumeaux s'avère ardue et douloureuse. Eux aussi sont appelés à se rendre au Liban où a vécu leur mère, Nawal, avant qu'elle ne vienne s'installer au Québec. En interrogeant les habitants du petit village où elle a grandi, Simon et Jeanne en viennent à découvrir qui était vraiment cette femme secrète et triste qui a passé les cinq dernières années de sa vie dans un mutisme complet. Ils découvrent les renoncements, les sacrifices que Nawal a dû faire, son amour blessé, le jugement dont elle a été l'objet dans une société où la femme n'a à toutes fins utiles aucun droit. Ils découvrent la douleur qui a marqué la vie de leur mère mais aussi l'immense preuve d'amour qu'elle leur a faite à tous deux en leur donnant la vie, en ne laissant pas l'horreur l'emporter sur l'amour.

Dans *Forêts*, Loup, la jeune adolescente révoltée contre la terre entière, remonte sa lignée maternelle pour découvrir non sans horreur six générations de femmes qui ont été tour à tour trompées et abandonnées, sacrifiées. Sa mère, Aimée, a été séparée de sa mère Luce, alcoolique ; Luce elle-même avait été donnée en adoption par Ludivine, une femme issue d'une lignée incestueuse qui vivait en autarcie... D'abord dégoûtée par l'histoire de son sang, la jeune Loup finit par entrevoir la marche du temps auquel elle appartient mais, surtout, qu'elle est le fruit de promesses tenues, d'abord par sa propre mère, Aimée, mais aussi par deux amies qui ont redonné à l'espoir la possibilité d'exister.

Bref, en bout de ligne, les personnages mouawadiens lèvent le voile sur le passé et découvrent des souffrances immenses mais aussi le pardon et l'amour, enfin. Et, surtout, au bout de la route, il y a eux, la pleine compréhension de ce qu'ils sont, des événements qui les ont faits. À la fin de leur quête, il y a tout un horizon ouvert devant eux, rendu possible par la pleine conscience d'être en vie et de faire partie d'une filiation, d'une lignée qui les empêchera, à jamais, de se sentir seuls au monde.

Chez Mouawad, la connaissance de soi passe donc par l'approfondissement de l'autre. Son théâtre est tout entier porté par la conviction qu'il est essentiel de connaître ses origines et son héritage pour tenter d'éclairer sa propre présence au monde et pour en comprendre toute la résonance. Et cela peu importe les raisons qui ont présidé à cette présence au monde, peu importe si on est né de l'amour... ou de la guerre.



La vie devant soi

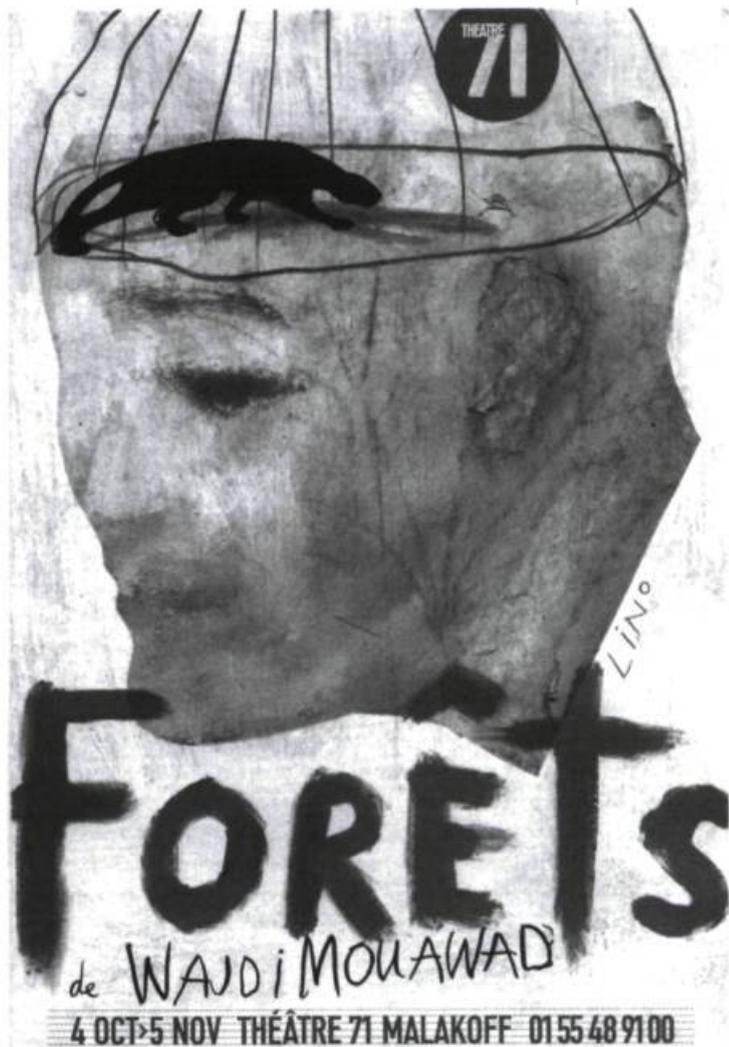
Littoral, *Incendies* et *Forêts* déploient des destins tortueux marqués par les malheurs et les trahisons, certes, mais elles mettent toutes trois en évidence le désir ardent qu'ont les mères de déjouer le destin et de donner à la vie la chance de triompher de l'absurdité de la guerre, de la méchanceté des Hommes, de l'ironie du sort. Contre toute logique, elles choisissent de mener à terme leur grossesse, se disant que dans la vie nouvelle qu'elles portent en elles réside un espoir neuf, une promesse de bonheur pour la génération à venir.

Dans *Littoral*, Wahab n'a jamais connu sa mère, morte lors de l'accouchement. Bien que le médecin l'ait avisée des risques que comportait sa grossesse, la jeune femme a délibérément choisi de donner la vie au sein d'un pays en guerre, comme pour faire un pied de nez à l'existence. En donnant la vie, c'est tout son amour, toute son énergie vitale qu'elle transmet au petit Wahab.

Dans *Incendies*, quand Simon et Jeanne retrouvent enfin le père et le frère à qui ils doivent remettre la lettre léguée par leur mère, ils sont secoués par le malheur qui a frappé leur mère en même temps que par l'amour immense dont elle était capable. Ils apprennent qu'ils sont issus d'une tragédie : leur mère a été violée par un homme fou, un homme rempli de colère... qui était en fait le propre fils de Nawal. Ce dernier a violé sa mère sans même la reconnaître alors qu'elle, au moment même où elle vivait l'horreur, forcée au silence, a reconnu celui auquel elle avait donné la vie. Mais elle a choisi de porter en elle le souvenir de cette aberration, ne pouvant accepter d'être elle-même responsable d'un crime. Elle a regardé grandir ses enfants avec affection, souhaitant de tout son cœur que l'amour puisse un jour triompher de l'horreur originelle.

Dans *Forêts*, Aimée, atteinte d'un cancer au cerveau, renonce à subir des séances de chimiothérapie pour ne pas nuire au fœtus qu'elle porte en elle. Elle était d'abord décidée à mettre fin à sa grossesse pour assurer sa propre survie, mais l'horreur de la tuerie survenue à l'École polytechnique de Montréal l'en empêche : elle se refuse à ajouter une quinzième victime à la liste de celles qui ont péri sans raison, elle ne veut pas effacer une vie alors que tant de vies ont été prises aussi violemment. En accouchant de Loup, elle lui lègue tout son espoir en des jours meilleurs, à l'abri de la violence du monde.

Dans les pièces de Wajdi Mouawad, les naissances sont donc présentées comme des promesses de jours meilleurs, comme des actes plus ou moins désespérés visant à tordre le cou au destin et à donner une chance à la vie de triompher. Plus encore, c'est quand elles donnent la vie que les femmes, chez Mouawad, paraissent enfin exister et avoir un certain contrôle sur leur vie. Enfanter les rend toutes-puissantes, parce



que cela atteste qu'elles *existent*, qu'elles sont bel et bien vivantes : « Tu n'es pas morte, Esther, ton ventre plein en témoigne », dira Edwige (*Les mains d'Edwige au moment de la naissance*, 1999).

Dans la forêt des mal-aimés

Forêts, la dernière pièce publiée à ce jour par l'auteur, illustre bien par ailleurs les jeux d'ombre et de lumière qui se dessinent dans les trames dramatiques de ses pièces. Loup, pour tenter de comprendre d'où elle vient, doit reconstruire son arbre généalogique et c'est dans une forêt dense, dénuée de clairière, qu'elle doit pénétrer.

Cette pièce, qui rassemble sept générations de femmes, n'épargne aucun drame : les pères avalent les rêves de leurs fils en tentant de contrôler leur vie ; les mères abandonnent leur fille parce qu'elles sont noyées dans le désespoir ou parce que la guerre la leur arrache ; les amoureux sont désunis par la mort ; les enfants à naître sont issus d'un viol, d'un inceste ou d'un sacrifice ; les parents et leurs enfants se parlent

mais ne se rejoignent pas et partout, partout l'incompréhension et la colère règnent, et parfois même la violence ultime éclate, multiforme : parricide, suicide, descente vers les enfers de la folie... L'univers de *Forêts* emprunte nettement à la tragédie classique : des êtres issus du même sang s'y entredévorent, l'inceste est vécu dans l'ignorance, les passions mènent à la déraison. Seule lumière dans la noirceur : l'amour, qui ne va pas sans sacrifices, reste le seul vrai sentiment, la dernière promesse qui permet à l'humain de conserver sa dignité, son humanité. Mais, encore là, il arrive que l'amour soit travesti...

Au sommet de l'arbre généalogique de Loup se trouve Alexandre Keller, un Alsacien qui en 1872 décide de capituler devant les Allemands et d'assimiler leur culture, en échange d'une entente commerciale. Il est alors persuadé de faire la seule chose raisonnable qui lui permettra d'assurer la sécurité financière à ses descendants. Mais les rêves d'Albert, son fils aîné, sont tout autres : il souhaite fuir le monde matérialiste, la cupidité et la perversité des hommes pour créer un monde neuf, rempli de promesses. Les deux hommes s'entredéchirent et Albert part construire son nouveau monde au cœur de la forêt des Ardennes, où il emmène Odette (secrètement amoureuse d'Alexandre, son père), qui porte dans son ventre des jumeaux, qu'elle dit être le fruit d'un viol mais qui sont en fait les enfants d'Alexandre. Dans la forêt, Albert donne forme à l'éden dont il rêvait, peuplé d'animaux sauvages et exotiques, qu'il imagine vivre en harmonie avec ses propres enfants qui ne tarderont pas à naître. Il rêve d'un monde où l'humain revient à sa pureté originelle, où il recouvre son innocence, où il grandit parmi les animaux sans chercher à les dominer ou à les écraser. Il rêve d'un « retour fabuleux vers les origines de la bonté [qui, il le sait,] saura [les] arracher à la violence du monde qui broie chacun d'entre nous, sans pitié, sans repos, et pour l'éternité » (*Forêts*, p. 68). Même si les intentions d'Albert sont louables, le rêve qu'il construit tourne vite au cauchemar : les jumeaux, Edgar et Hélène, naissent puis sont suivis d'Edmond, mais bientôt la forêt se referme sur eux comme un étouffement lorsque Albert s'éprend d'Hélène (avec laquelle il croit n'avoir aucun lien de sang, alors qu'ils sont demi-frère et demi-sœur) et qu'Edgar, arrivé à la puberté, voyant sa sœur porter les enfants de son père, constate toute l'horreur d'un monde fermé sur lui-même, où la découverte de l'amour lui est refusée. La forêt est bientôt perçue comme une prison dont les arbres imitent les barreaux : le père a noyé les chemins qui mènent au vrai monde et condamne sa descendance à vivre parmi les animaux, sans contact aucun avec le monde réel. Ce qu'Albert a construit par amour mènera ainsi tous ceux qu'il aime à leur perte... Edgar, fou de désespoir, finit par tuer son père et par violer sa sœur, avant de

se jeter dans la fosse où sont gardés les animaux les plus sauvages. Pour la génération qui suit, l'horreur de l'enfermement demeure, et Marie, Jeanne, Léonie attendront sans grand espoir que quelqu'un, que quelque chose les arrache à leur sombre destin. Et ce quelqu'un, ce quelque chose viendra bel et bien, comme une promesse donnée, puis tenue : les arbres tombent et la forêt s'ouvre, enfin.

De la pérennité

Dans *Forêts* mais aussi dans les autres pièces du cycle mouawadien, chaque personnage semble porter comme un fardeau les drames de sa lignée, à jamais inscrits en lui, comme si les malheurs se transmettaient par le sang, par les gènes. Les personnages croulent sous le poids de la fatalité, apparemment incapables de mettre fin à la malédiction qui les accable. Mais chaque fois un espoir apparaît, venu d'une amitié sincère surgie entre des êtres que rien au départ n'unissait : c'est par le contact avec l'Autre, par la mise en commun des solitudes que les personnages arrivent à conjurer le mauvais sort, pour « enfin rallumer la lumière et sortir toutes les enfances des ténèbres » (*Forêts*, p. 107).

Notes

- 1 C'est en fait une tétralogie qui est en cours : l'auteur en est à l'écriture de la dernière partie, intitulée *Ciels*, qui viendra fermer le cycle ouvert par *Littoral*. Ne manquait plus, en fait, que cet élément pour que l'ensemble soit complet : avec *Littoral*, nous avons l'eau, avec *Incendies*, le feu, avec *Forêts*, la terre... ne manquait donc plus que l'air pour que soient réunies les forces naturelles.
- 2 La tumeur d'Aimée s'est développée autour d'une masse présente dans son cerveau. Cas rare, cette masse serait probablement le reste de l'embryon d'un frère jumeau avec qui elle aurait partagé le ventre de sa mère.

Bibliographie

- Les mains d'Edwige au moment de la naissance*, Montréal, Leméac, 1999, 88 p.
- Littoral*, d'après une idée originale d'Isabelle Leblanc, Montréal, Leméac, et Arles, Actes sud, 1999, 135 p. (collection « Actes sud-Papiers »).
- Rêves*, Montréal, Leméac, et Arles, Actes sud, 2002, 65 p. (collection « Actes sud-Papiers »).
- Visage retrouvé. Roman*, Montréal, Leméac, et Arles, Actes sud, 2002, 210 p. (collection « Actes sud-Papiers »).
- Incendies*, Montréal, Leméac, et Arles, Actes sud, 2003, 92 p. (collection « Actes sud-Papiers »).
- Willy Protagoras enfermé dans les toilettes*, Montréal, Leméac, et Arles, Actes sud, 2004, 89 p. (collection « Actes sud-Papiers »).
- Assoiffés*, Montréal, Leméac, et Arles, Actes sud, 2006, 39 p. (collection « Actes sud-Papiers »).
- Forêts*, Montréal, Leméac, et Arles, Actes sud, 2006, 109 p. (collection « Actes sud-Papiers »).